

—Aussi vrai que Néra est une honnête fille, votre enfant est resté digne de vous.

—Par quel miracle, grand Dieu ?

—Il avait du sang de braves gens dans les veines, je l'aimais, et un homme le protégeait.

—Un homme ! Savez-vous son nom ?

—On l'appelait le "Chasseur," dans la troupe. Il tirait avec une adresse remarquable, fournissait la bande de gibier, vendait le surplus, et remettait une partie de son bénéfice à Raski. Jamais cet homme ne prit part à aucune expédition. Il demanda à vivre parmi nous le même jour où Claudin fut volé, où mourut ma fille.

—Vous souvenez-vous de ses traits ?

—Il me semble les voir encore : une figure effrayante, dévorée en quelque sorte par une barbe rouge ; des cheveux hérissés de la même couleur, un regard sauvage.

—C'est lui ! fit Catherine ; c'est lui, Loup-Cervier, l'assassin de mon mari.

La bohémienne parut réfléchir.

—Peut-être, reprit-elle. On eût dit qu'il était sous le coup d'une grande épouvante quand il nous rejoignit dans le bois, près du hangar où restait ma fille. . . . Il parla de gendarmes battant la forêt, et comme mon mari et ses compagnons s'en effrayaient, il nous conduisit dans une cachette, sorte de terrier garni de provisions, que nous ne quittâmes que le lendemain. Dès le premier moment il s'attacha à Claudin. S'il n'eût dépendu que de lui, il l'aurait rendu à la liberté, mais Germas tint à garder sa proie. Seulement "le chasseur" ne permit jamais que Claudin fût maltraité ; quand le pauvre ne gagnait pas d'argent, cet homme lui donnait sa bourse. Si le petit, ayant manqué à ses exercices, devait se coucher sans souper, "le chasseur" se cachait pour lui porter à manger.

"Ah ! l'a bravement défendu contre tous, allez ! et tandis qu'il le défendait en homme, moi je l'aimais en femme éprouvée, en mère à qui on a pris ses enfants, car je croyais Néra morte et mon mari avait réussi à détacher de moi Moréno. . . . Si vous saviez combien Claudin me chérissait. . . . C'est à mes pieds qu'il venait dormir, et la dernière nuit il y était encore.

—Ah ! combien je vais vous aimer, vous qui avez été bonne pour mon enfant. . . .

—Que je vous aime, vous qui m'avez gardé ma fille !

—Mais alors, reprit Catherine transfigurée, où retrouverai-je Claudin ? J'irai le chercher en quelque lieu qu'il se trouve. Parlez, dites où est maintenant votre tribu.

La Tzigane frissonna.

—Le sais-je ? Après la mort de Moréno, je me suis enfuie. . . . Qu'avais-je à faire près de ceux qui avaient fait tuer Moréno ? Mais avant moi Claudin lui-même était parti.

—Seul ?

—Non !

—Parlez, expliquez-vous, au nom du ciel !

—Tout cela fut si terrible que j'ai tenté de n'y plus songer depuis. . . . A quoi sert, d'ailleurs, de vous raconter ces choses ? . . .

—Elle peuvent me mettre sur les traces de l'enfant, si, comme vous l'affirmez, il a quitté la bande.

—Ecoutez donc et plaindez-moi sans m'accuser. . . . J'ai vécu avec ceux de ma race sans jamais commettre une seule des méchantes actions dont on les accuse. . . .

"C'est peut-être même pour cela que mon mari ne m'aimait pas. La tribu vivait plus de pillage que de gains légitimes, et, quoique élevée au milieu des Romanichels, je n'en rougissais pas moins de leurs rapines. Raski m'avait épousée sans m'aimer, simplement parce que j'étais fille d'un chef. Me trouvant rebelle à tous ses désirs, et constatant que je lui serais d'une aide médiocre, il m'éloigna de lui. Je restai sa servante tout en gardant le titre de sa femme. Je ne m'en affligeai guère. Ses enfants me restaient. L'aîné, Moréno, était si beau, qu'il en devint bientôt fier. C'était un vrai Tzigane, lui, souple, adroit, rusé, le vivant portrait de son père. Il s'y connut vite en chevaux, il montra, dès sa plus tendre enfance, qu'il égalerait les plus adroits. On me le prit, afin de le former au vol sous toutes les formes. Je n'avais plus que ma fille : Néra, malingre, faible, jolie pourtant ; on est toujours jolie avec de si beaux yeux. J'en fis mon bien, mon trésor, mon idole ; je vécus pour elle, rien que pour elle. Plus elle souffrait, plus elle avait besoin de moi et je l'adorais pour les soins dont elle éprouvait le besoin. Je la gardais dans mes bras ; je la portais sur mon dos ; elle passait ses mains sur mon visage, et je me sentais délassée. Elle me comprenait sans paroles, nous nous entendions d'un regard. Les fièvres la prirent, et j'eus la terreur de la perdre. Alors j'implorai l'aide des femmes de la tribu qu'on réputait pour savantes ; je leur demandai la santé de l'enfant avec des prières et des larmes. . . . Rien n'y fit. Elle dépérissait lentement, comme une fleur sèche sur sa tige. . . . Enfin, dans le bois où nous campâmes un jour, je la gardai toute froide, les yeux vitreux, le corps rigide. . . . C'était la mort, ou plutôt la léthargie, mais léthargie ressemblant si complètement à la mort que je m'y trompai, moi, une mère ! Et je

l'ensevelis dans les dernières branches de clématite que me donnèrent les bois, dans les derniers rameaux à baies éclatantes. . . . Vous savez le reste. . . . Traqués par les gendarmes, nous nous réfugiâmes dans une cache indiquée par un homme du pays. . . . J'y voulais garder ma pauvre enfant morte. . . . Un coup de bâton de Raski m'étourdit à ce point qu'on dut m'emporter. . . .

Néra restait là abandonnée, et les loups pouvaient dévorer cette chère petite créature. . . . Nous partîmes sans qu'il me devînt possible de visiter l'endroit où je l'avais laissée. Raski me surveillait. Désespérée de la mort de ma fille, j'avais menacé de dénoncer la bande, et j'y restais presque à l'état de prisonnière. . . . Quand nous nous éloignâmes du pays, elle s'était augmentée d'un petit garçon qui nous dit s'appeler Claudin, et que le bandit avait enlevé. . . . Cet enfant, qui pleurait sa mère, me devint tout de suite cher. Je ne fus pas la seule à le protéger. L'homme qui nous avait prêté sa cachette dans le bois le prit sous sa garde, paya de sa bourse quand l'enfant ne rapportait pas d'argent, et l'aima bientôt à sa manière avec une sorte de brusquerie farouche, mais à laquelle le petit ne se trompait pas. Cependant le chef avait pour habitude de lier à la bande d'une façon indissoluble ceux qui en faisaient partie ; il ne laissait à personne le droit de se retirer, dans la crainte des délations. Vol ou assassinat, chacun devait avoir la conscience chargée d'un crime. Tant que Claudin fut petit, on se borna à lui apprendre un peu de musique et quelques tours d'adresse. A mesure qu'il grandit, il vendit des paniers, des amulettes, et autres marchandises fabriquées par nous. Il devait prendre part aux expéditions et s'engager définitivement dans la tribu ; mais Claudin refusait de voler. A tous les mauvais conseils qu'on lui donnait, il se contentait de répondre : "Ma mère m'a dit que cela était mal, j'obéis à ma mère." Raski, de plus en plus irrité de son obstination, doublait ses coups et l'aurait tué dans un accès de colère, quand, un soir, le hasard amena au camp un voyageur égaré. C'était un beau jeune homme, riche sans aucun doute, montant un cheval superbe et portant des bijoux de prix. Raski voulut s'approprier la bourse et la monture du voyageur, et décida que Claudin et le chasseur l'assassineraient. Pendant que les misérables étaient en délibération, Claudin était à mes pieds, et je le croyais endormi. Mais lorsque je soulevai la couverture dont il s'était enveloppé pour se défendre du froid de la nuit, Claudin avait disparu. En portant mes regards du côté de la maringote réservée au voyageur, je vis ramper avec des précautions infinies un être mince et agile : c'était Claudin. Le chasseur gagna la voiture presque au même instant. Le reste de cette terrible aventure n'a jamais été pour moi parfaitement éclairci. Evidemment, le voyageur prévenu par Claudin réussit à s'évader, et les assassins tombèrent dans leur propre piège. . . . Hélas ! mon premier-né, Moréno, reçut un coup de feu dans la poitrine, et, à la lueur du brasier, on creusa sa tombe dans le champ où nous campions. A l'aube nous le quittâmes. Volontairement, je demeurai en arrière, et au moment où nous passions devant un taillis, je me cachai dans les broussailles, résolue à fuir sans retour ces misérables à qui je devais les hontes et les malheurs de ma vie. Je n'avais qu'un but : revenir à l'endroit où j'avais laissé le corps de ma fille. J'arrivai à la place, sacrée pour moi, où Néra était restée dans un suaire de feuillages. . . . Et quand je pleurais, quand je serrais sur ma bouche l'endroit où elle avait dormi ; quand j'appelais le trépas comme un repos, quand je faisais de la mort ma dernière espérance, Néra est revenue, Néra ressuscitée, grande et belle ! Mais en échange de ma fille, je vous rendrai Claudin. Evadé du camp en même temps que le chasseur, il ne doit avoir qu'un souhait, qu'un rêve : revenir au pays où il fut élevé. Il se souvenait du nom de ce village, il en parlait, mais à moi seulement. Vous le reverrez, sur mon âme. Vous le reverrez !

—Oh ! dit Catherine, si Dieu faisait ce miracle !

—Ne l'avez-vous point mérité ? N'est-ce pas pour que le Ciel prit en pitié Claudin que vous avez soigné l'enfant de la Tzigane ? Oui, oui, vous le reverrez, Catherine, aussi vrai que je retrouve Néra, la fleur de mon âme.

—Le Ciel vous entende ! dit la femme du garde, et qu'il soit loué de l'avoir gardé digne des baisers de sa mère ! Claudin s'est-il évadé avec celui que vous appelez le chasseur ?

—Non, répondit la bohémienne, mais plutôt en compagnie du voyageur qu'il aida à sauver.

Aux même instant, la voix joyeuse de Claudine se fit entendre, et frappant dans ses petites mains, elle répéta :

—Mère, mère ! Claudin ! Claudin ! Je vivrai, je suis sauvée. Claudin arrive, nous allons tous le revoir !

La Tzigane, agenouillée devant sa fille, la regardait avec la folle adoration des mères heureuses, et le coucou de la grande horloge jetait son cri mélancolique.

RAOUL DE NAVERY

A suivre